

passages et bémols

PASCAL RAVIER

J’ai manqué la dernière fournée du numéro 2 très réussi de Passe Murailles. La tête ailleurs, peu ou trop à dire... Un vide... en harmonie avec le thème proposé.

Il y a quelques années, parmi d’autres, les écrits d’Olivier Adam, jeune auteur prometteur, occupaient parfois mes moments calmes. Des textes limpides, des individus mystérieux, mélancoliques. Des êtres chers, absents qu’on a envie de connaître... Des hommes, des femmes sur le fil du rasoir, le rebord du fossé. Parmi ces publications, un recueil de nouvelles se nommait Passer l’hiver. Une évocation sombre, sans doute pessimiste mais réelle des difficultés de notre société au travers de portraits de personnages fragiles. « Passer l’hiver ». Le froid, la neige, le gel dehors. La rage en dedans. Mais l’espoir... toujours.

Passage à vide

J’ai passé l’hiver.
À force de traitements et de séjours hospitaliers.
J’ai passé l’hiver.
À coup de lectures, d’écrits et de réflexions.
J’ai passé l’hiver.
Dans la chaleur des proches et le soutien des amis.
J’ai passé l’hiver.
Dans l’attente d’une guérison prochaine.
J’ai passé l’hiver.
Tentant d’esquiver le quotidien.

Plus récemment, le même Olivier Adam avait publié *À l’abri de rien*. Mais il fallait assumer ce « pépin », ce caillou dans la

chaussure, se projeter vers un printemps qui désormais allait éclore. Depuis toujours, mon esprit est égayé de pensées verticales, de pentes de neiges, d’échines granitiques ou de chemins de roche. Habité de clins d’œil historiques, humains ou littéraires ou politiques.

Ici, les allusions à ma passion s’ébattent dans un contexte particulier : s’occuper quand on veut faire face à la maladie, continuer d’avancer malgré la lourdeur des traitements, garder un moral forcément atteint, honorer le fil des amis, la chaleur et la compréhension des proches. Refuser l’empathie. Se battre et se projeter.

J’ai réfléchi, à la vie, à la mort, aux vicissitudes du quotidien.

J’ai relativisé, mis de côté les futilités.

J’ai découvert l’univers médical.

Labattement n’est qu’une étape. Brève. Aller de l’avant. Les soins, aussi retords soient-ils, aident à espérer. Peu enclin à fréquenter le milieu de la blouse blanche (sauf peut-être au cours de soirées infirmières des jeudis étudiantins...), mon caractère m’incite bien souvent à faire confiance. Entre deux piqûres, deux rendez-vous chimio à Toulouse, des chutes de globules blancs et recouvrant tant bien que mal une quiétude, je m’adonnais à des rituels : un petit-déjeuner copieux, des repas que j’essayais de préparer, des lectures, l’écriture d’un recueil d’itinéraires d’escalade et la consultation de sites Internet, de montagne pour la plupart, y découvrant quelques pépites...

Devant les écrans, au fil des pages d’un bouquin, les maux de tête s’intensifiaient ; quand les nausées se faisaient pressantes,

le repos forcé s'imposait. Le corps, l'esprit ne suivaient plus. Des trous de mémoire, des cheveux absents, des kilos perdus en route. Un teint gris, transparent. L'hébétéude gagnait, l'incertitude également.

Puis les nombreux examens de passage annoncent une amélioration. « Vous avez subi un traitement commando »... qui porte ses fruits. Des liquides rouge-grenadine, jaune-Suze inondent mes veines. Déboussolent mon être. Salvateurs. Des ganglions s'effilochent, prouvant que les produits ont agi positivement sur mon organisme.

J'ai subi et supporté.

Un retour aux fondamentaux. Des cimes entrevues, des chemins de roche envisageables, une reprise en douceur des activités.

Un passage à entrevoir.

Une parenthèse refermée.

Passage en force

« Avec de l'argent et du temps, on pourrait rendre inaccessible n'importe quelle paroi. Il suffirait d'y envoyer des ouvriers spécialisés ; ce ne serait plus de l'alpinisme. » (Emilio Comici)

Ce propos du grimpeur-virtuose italien du milieu des années trente résume assez bien le contenu de ce paragraphe. Depuis la découverte de « l'ascensionnisme », l'homme n'a eu de cesse de progresser dans son approche de la montagne. Toute évolution, aussi louable soit-elle, s'acoquine inévitablement de désagréments. Réussir, surmonter. Forcer le passage.

À chaque époque, sa technique ou son matériel. À chaque génération ses méthodes ou ses talents. Son wagon d'illusions et son lot de désillusions. Très tôt, l'inabordable n'est plus l'exception. De tout temps, les progrès ont autorisé certaines facéties. Moyens technologiques sophistiqués. Lancers de corde avec fusées, arbalètes, barres de fer... Forcer le passage par tous les moyens.

Esprits torturés, sans doute innovants et inventifs, des âmes déviantes ont endossé

une panoplie de bâtisseurs. Un passage marqué, estampillé, indélébile.

La famille Sella se hisse au sommet de la canine du Géant à grands coups de barres de fer. Quatre jours de travail pour une entreprise rondement menée. Dans ce même massif du Mont-Blanc, l'arbalète permet d'envoyer un ancrage au sommet de l'aiguille de la République et vaincre ainsi le monolithe...

On pourrait multiplier les exemples. En Pyrénées, l'Ossau se voit bardé de ferraille, le surplomb de la face Ouest de la Grande aiguille d'Ansabère est équipé d'attributs métalliques.

Bémol

À la même époque, les montagnes des Dolomites, au relief hostile et à la raideur repoussante, sont souvent ferrillées, câblées... Les via ferrata permettent une conquête avant tout militaire, destinées à l'acheminement d'hommes et de matériel en temps de guerre. Ayant élu domicile dans de nombreux replis rocheux, elles sont exportées aujourd'hui dans le monde entier et occupent des visiteurs avides de sensations fortes, sécurisées, à la rencontre des rudiments de l'escalade.

Re-bémol

Raymond Despiaud en Pyrénées. Un hommage. Artiste méthodique et inspiré dans l'art du pitonnage, à l'aise dans le rocher douteux, il décide, dans les années soixante, de s'attaquer à des parois avares de faiblesses. Il est le premier à « forcer des passages » en utilisant le tamponnoir et le piton-gollot. Ancêtre du spit puis du goujon, cet outil à expansion permet de surmonter les zones lisses. En équilibre sur une escarpolette, à bout de bras, l'utilisation de ces moyens nouveaux est mesurée, calculée et parcimonieuse. En témoignent des lignes logiques et audacieuses déflorées à Ansabère, à Troumouse, Barroude, au Vignemale ou ailleurs... Dans le prolongement de sa pratique « moderne », il avait ce propos sage et visionnaire : « Tant que

l'escalade libre sera pratiquée chaque fois que possible, tant que les pitons ordinaires seront utilisés, chaque fois qu'ils pourront l'être, une certaine éthique de l'art de grimper demeurera respectée. »

À la même époque, quelques agissements prêtent à réflexion. Le grimpeur italien Maestri n'a plus rien à prouver dans le Landernau italien grim pant des années soixante. Ses solos dolomitiques font de l'homme une référence. Dans ce cadre, il n'utilise aucun artifice, se meut au cœur des parois calcaire de la Marmolada ou de la Civetta avec une audace reconnue. Il trouve son passage, s'imisce dans les faiblesses... Pourquoi ce grimpeur talentueux dérape-t-il en Patagonie quelques années plus tard, créant une ligne bourrée de ferraille au Cerro Torre? Il est, semble-t-il, le premier grimpeur à se munir d'une perceuse et d'un compresseur. Nous sommes en 1970. Il prouve, par son ingéniosité malsaine (?) que, désormais, tout est possible.

Sortir par le haut. Surmonter. Forcer. Souiller... L'indulgence naturelle, la faiblesse de la paroi et ses rides géologiques ne sont plus priorité. Des bâtisseurs, ravaieurs de façades. Des lignes sécurisées.

Petit clin d'œil méconnu sur le calcaire de Pène Haute, en vallée d'Aure. En 1961, Jean et Pierre Ravier inaugurent le premier itinéraire de la falaise, trois longueurs, un chemin intelligent honorant la fragilité du lieu. À l'image de l'esprit innovant et respectueux de la Grande Cordée...

Peu de temps plus tard, un spéléologue trace une directissime à coup de gollots tous les cinquante centimètres. Une partie rigoureusement lisse, du matériel performant et de l'abnégation...

Les montagnes ont été gravies, leurs faces accueillantes escaladées, leurs versants austères déflorés. La performance du matériel va de pair avec les prouesses de l'homme. L'escalade libre est poussée à bout... La technique peaufinée dicte l'éla-

boration d'ascensions audacieuses jumelées à l'équipement de parois de plus en plus raides. L'utilisation de la perceuse à accumulateur permet un bond en avant dans l'exploration de murailles jusque-là délaissées par les générations précédentes. On ose tout, on surmonte tout. On force les passages. Restent des lignes magnifiques. Subsistent quelques supercheries.

Parfois, les passages originels sont bafoués par des guirlandes d'inox... favorisant plaisir du geste et évolution sécurisée. Liée à l'air du temps, imbibée de sécurisation, empreinte de consommation, dictée par la communication, l'activité montagne se couvre de « sportisme » (le terme fut choisi par Henri Ferbos).

Plus rapide, plus haut, plus difficile... Partagée en un clic... Engoncée dans un carcan sécuritaire. À la fin des années trente, avec l'apparition du piton, Robert Ollivier craignait *« la fin du mythe de l'inaccessible »*. À raison ou pas.

Reste la liberté. Libres de forcer un passage, avec ou sans artifice, libres de contourner la difficulté, libres de renoncer... Libres de faire preuve ou non de discernement. La culture, le coup d'œil dans le rétroviseur, le bon sens ou le flair dictent parfois le fil du chemin à suivre... Une démarche.

Passages honorés

« Vous avez fait des champs de courses des cathédrales de la terre. » (J. Ruskin)

Bien souvent, l'utilisation d'un matériel récent favorise des pratiques nouvelles. À l'image des *« routes logiques et élégantes vers les sommets... des œuvres d'art, produits de l'esprit et de l'esthétique... »* honorées par Comici, certains forcent des passages en harmonie avec le milieu naturel, utilisant des moyens modernes à minima. Activités puristes, libertaires, audacieuses mais calculées.

Des voyageurs de passage.

Lammer, engagé absolu, prit très tôt le contre-pied du modernisme en prônant le risque. *« Enlevez-moi tout ce que vous voudrez mais laissez-moi la peur... »* Extré-

misme à toute épreuve. Les virtuoses italiens adeptes d'une démarche séduisante surmontent les parois animés d'un esprit novateur. Forcer le passage, avec l'utilisation minimale d'un matériel toujours plus sophistiqué. Dibona n'utilise le piton qu'exceptionnellement. Une petite vingtaine plantée au cours de sa longue carrière de guide. Preuss ne conçoit une course en montagne qu'après la montée et la descente d'un itinéraire. Il fustige la descente en rappel. À quoi bon laisser un ancrage au sommet? Pas de trace de passage. En Pyrénées, Barrio et Bellocq honorent un « *chemin chanceux* » en face Nord du Vignemale... sans piton. Vingt morceaux de ferraille laissés dans le sac. Les itinéraires suivis par Jean et Pierre Ravier sont, depuis les années cinquante, des références. Dénominateurs communs: élégance, intelligence, respect et audace... Passages, sans doute forcés avec un œil averti sur la ligne de faiblesse... Une lecture naturelle de la roche. Matériel a minima.

L'apparition des coinçeurs, puis des friends permet une escalade propre. De divers calibres, ils séduisent les fissures de toutes tailles. Otés par le second de cordée, ils témoignent d'un passage éphémère, sécurisé mais respectueux. Ils ont permis, accompagnés de chaussons d'escalade, un bond en avant de l'activité. Le libre a vu ses cotations s'affoler; les grands itinéraires anciens ont perdu leur passages artificiels.

Cependant, cet outillage moderne honore les rochers pourvus de rides adéquates. On laisse de côté (pour un temps) les dalles. Elles ne sont visitées que par des virtuoses du geste et de l'engagement. Aujourd'hui, la pratique évolue vers l'utilisation de la perceuse. L'outil permet de franchir et de s'assurer au cœur de zones lisses. Son maniement parcimonieux permet d'oser plus loin le jeu de l'escalade libre. Elle devient, pour des grimpeurs hors pair, la compagne d'ouverture quatre étoiles. Avec une culture du discernement...

Mon intérêt n'est pas d'entrer dans les détails sur les conceptions de certains adeptes de cette chignole « ronron-

nante »... Et sur les modes d'ouvertures... Égards vis-à-vis de la ligne, de la roche, intuition.

Passage honoré.

Passages éphémères

Loin de l'ennui et de la mécanisation des stades de neige, le ski de montagne est le symbole du passage respecté... La trace, le sillon... Témoins éphémères d'une intrusion humaine respectueuse. Respect du milieu. L'hiver a tout gommé. Imperfections et présences artificielles. Point de domestication. La trace de montée honore la courbe, s'insinue au cœur de vallons, quadrille la pente... Ici, nul pylône, ni siège pendouillant au bout de câbles malvenus. Point de pistes badigeonnées de neige à canon. Nous « arabesquons » à la descente. Un coup de vent, une chute de neige supplémentaire ou un regel nocturne masqueront notre passage. Sans cesse renouvelé pour les suivants.

Au cœur de certaines vallées, quand notre itinéraire nous conduit vers des cols, des hourquettes familières, il est parfois temps d'honorer d'autres passages: ceux de refuges espagnols, de bannis. Des migrants contraints de quitter leurs terres, leurs villages. Passages forcés vers la France par les ports de Bielsa, port Vieux et tant d'autres en quête d'une existence sans conflit... apaisée. Nos traces s'attardent sur ces versants historiques. Nos pas calfeutrés dans des chaussons rembourrés évoquent, ceux, gelés, meurtris de ces voyageurs traqués qui fuirent le franquisme en 1938. Un passage de l'histoire. Un devoir de mémoire.

Passage de témoin

Passer le flambeau. Transmettre une passion. Un héritage. Nos pères, les passeurs. Mon oncle Pierre parle très justement de virus. D'où cette idée de transmission. Une contagion... Une vaccination inefficace.

Jeune adolescent, la lecture des *Guides Olivier*, des *Cent plus belles*, d'*Altitude* habitait certaines de mes soirées. Pas toutes, rassurez-vous. Des sommets, des lieux, des per-

sonnages, des mots et des histoires. Des familiarités. L'écrit devait se combiner à l'action.

Parfois, la sortie improvisée s'organisait depuis la cour de Tuzaguet. L'œil averti des jumeaux donnait le ton. Photo et intuition à l'appui, nous emboitions le pas de deux fouineurs impénitents en quête d'une face inédite, d'un chemin original. Nous rentrions tard. Souvent heureux, parfois pesant. Course longue, heure tardive ou nuit noire... Des adolescents... Ne mesurant que plus tard l'accroche d'une démarche naturelle. Viscérale. Nous marchions dans le même pas, regardions dans la même direction.

Vieil adolescent, j'ai tenté une mise en pratique et volé de mes propres ailes.

Une approche.

Lectures, partages, discernement.

Montagnes et parois autour de la maison, pentes, couloirs et vallons enneigés des proches vallées. Premières armes. Des fondamentaux.

L'œil bienveillant des plus grands. Une aile protectrice. Une reconnaissance.

Jeune adulte. Souvenir marquant d'une « cérémonie » – je n'aime pas ce terme – au sommet de la muraille de Bugarret. Une bougie à la flamme vacillante, symbole d'un passage de témoin. La génération précédente pouvait dormir tranquille. Ce jour-là, après avoir gravi une ligne oubliée des aînés, Jean et Pierre avaient piqué du nez.

Le devoir accompli. Une continuité.

Place à la découverte de nouveaux passages à honorer, respectueux d'une certaine éducation.

Des chemins de vie. Indélébiles.



Wadi Rum (Jordanie)
RÉMI THIVEL